

hérissent la route, elle se lance et s'abandonne à toute l'ardeur des mules, stimulées par le fouet et les cris du conducteur; elle roule, elle tangué, à donner le mal de mer, ce sont des secousses à faire perdre la respiration; les postillons et le cocher sont impassibles, sans s'arrêter aux détails, les yeux fixés à une vingtaine de pas devant, ils choisissent avec sagacité les endroits les moins mauvais, et vont imperturbablement au grand galop, sourds aux gémissements des voyageurs aussi bien qu'insensibles à la fatigue des mules.

Il est rare qu'il y ait un voyage sans accidents plus ou moins graves; cependant les Mexicains projettent un chemin de fer pour ce pays, qui n'a pas encore de routes; ce sera passer un peu brusquement d'une extrémité à l'autre; ils ne sont arrêtés que par deux obstacles, la possibilité de gravir des montagnes escarpées, et l'argent pour conduire à fin une aussi vaste entreprise. En attendant, les chemins ordinaires méprisés, rendent en avaries ce qu'on leur donne en dédain.

Après Santa Fé, la forêt ne borde pas invariablement la route, comme dans les Callejones; mais elle s'éloigne ou se rapproche capricieusement: quelquefois, en étendant le bras, on peut prendre une poignée de feuilles; plus tard, elle fuit à plus d'une lieue en élargissant l'horizon. On rencontre des champs de cannes à sucre, qui semblent des tapis de velours aux reflets verts, accrochés aux bordures de plantes grasses qui les ceignent et les défendent. Quelques habitations isolées sont dispersées dans ce paysage, qu'elles égagent; des nuées de perroquets, de perruches, de cardinaux, ces oiseaux aux couleurs riches et variées,

traversent les airs rapidement, ou se posent sur les branches qu'ils ornent comme des fleurs gigantesques: il est malheureux que, semblables au corbeau de la fable, leur ramage ne ressemble pas à la couleur diaprée de leur plumage: généralement ils étourdissent en poussant les cris les plus discordants.

Nous vîmes deux petits hameaux, Lagarto et Manantial, entre Santa Fé et *Paso de Sopelotes*.

Ce dernier endroit n'est autre chose qu'une maison de poste isolée. Je l'appelais de tous mes vœux; la faim me faisait sentir son aiguillon, et je croyais que nous prendrions là notre premier repas mexicain; je comptais faire connaissance avec la cuisine du crû; c'est l'endroit où la diligence s'arrête ordinairement pour déjeuner. Mon attente fut trompée; car, à notre grand regret, nous ne nous arrêtâmes que pour changer de chevaux; pendant cette opération, je visitai l'intérieur de la case; je vis confectionner la base fondamentale de tous les repas mexicains de la campagne, la *tortilla*. Chevet et Corcellet font des excursions dans la science culinaire de la plupart des peuples, mais je doute qu'ils parviennent jamais à naturaliser sur nos tables la tortilla de maïs.

Pour préparer ce fade, cet insipide aliment, trois ustensiles sont nécessaires, une pierre polie, un rouleau, puis une grande plaque en tôle ou en fer battu. Le maïs, grossièrement pilé, humecté d'eau, est étendu sur la pierre, on le broie avec le rouleau, absolument comme si l'on faisait du chocolat; lorsqu'il est réduit en pâte, on y ajoute un peu de sel, et l'on pétrit de nouveau la matière en lui donnant la forme d'une galette extrêmement mince, on la pose

sur la plaque de tôle fortement chauffée; en deux minutes la tortilla est cuite d'un côté, deux minutes encore elle sera non pas bonne, mais en état d'être mangée. Je fis l'imprudence d'en goûter, et malgré l'appétit qui me tourmentait, je prononçai le serment de m'abstenir de ce mets national toutes les fois que cela me serait possible.

Avant d'arriver à *Paso de Ovejas*, où nous devions enfin déjeuner, la route passe par un petit hameau nommé la *Rinconada*. Jusque-là la route avait été mauvaise; ici elle devint effroyable. Auparavant, la route semée de pierres était plate; au sortir de la *Rinconada*, cette dernière qualité lui manque entièrement: ce ne sont plus que des ravins creusés par l'eau des pluies, des montées, des descentes, qui seuls marquent la route; on ne descend pas les côtes, on s'y précipite; la voiture saute par-dessus les rochers, les franchit jusqu'à ce qu'un plus gros lui barre le passage; alors on cherche à s'ingénier pour sortir de ce mauvais pas; les voyageurs, par un juste esprit de réciprocité, sont forcés de mettre pied à terre et de porter à leur tour la voiture l'espace de quelques toises; l'argument des coups de fouet qui tombent sur les pauvres mules achève la victoire, et le voyage continue jusqu'à ce qu'un nouvel accident nécessite de nouveaux dévouements. La plus grande de ces côtes est celle que l'on descend pour arriver à Paso de Ovejas. Je la considérais avec une sorte d'effroi; je ne mettais pas en doute que nous puissions arriver en bas, mais seulement je craignais que ce ne fût la tête la première; nous roulâmes sur ce lit de torrent comme une avalanche; au prix de trois cahots nous atteignîmes le but, et je fus agréablement surpris de me retrouver encore assis sur mes pistolets.

A Paso de Ovejas, je vis pour la première fois la cavalerie mexicaine. Si j'avais trouvé la coiffure de l'infanterie peu propre au climat, j'éprouvai une véritable compassion pour les pauvres dragons cantonnés dans ce bourg: qu'on se figure un casque d'une hauteur démesurée, en cuir bouilli, pour la confection duquel la matière est si peu épargnée, que je les jugeai à l'épreuve de la balle; cette coiffure, aussi peu gracieuse que commode, surchargée d'ornements de cuivre, est surmontée d'un cimier orné d'une crinière en peau de mouton de sa couleur naturelle, brun sale. Les pauvres malheureux dragons sont condamnés à porter ce casque énorme par une chaleur de trente-deux degrés à l'ombre.

A Paso de Ovejas et dans quelques villages environnants, hors de la route, il y avait environ deux mille hommes de cavalerie; ils étaient commandés par le colonel *dos Amantes*, de qui nous reçûmes l'accueil le plus empressé; il avait été averti du passage du commandant Leray par le courrier envoyé pour annoncer notre arrivée à Mexico, et il avait fait disposer un déjeuner auquel nous fûmes conviés en descendant de la diligence, ce qui m'expliqua notre abstinence au relai précédent; je pensais faire enfin connaissance avec la cuisine mexicaine, mais mon instruction fut encore retardée; le repas fut tout européen, au vin de Bordeaux; le colonel et le lieutenant-colonel en firent les honneurs avec une courtoisie parfaite.

Au dessert, on servit des fruits en abondance, et j'avoue que c'est ce qui me séduisit le plus dans le déjeuner; j'en excepterai toutefois une certaine granadilla, ressemblant assez bien, à l'extérieur, à une petite poire d'Angleterre;

je m'évertuais à en ôter les pepins, dont ce fruit est presque entièrement composé ; notre hôte m'apprit que ce que je rejetais était précisément la seule bonne chose de ce fruit ; j'en fis sur-le-champ une épreuve que je trouvai trop peu satisfaisante pour la renouveler.

Après une conversation toute cordiale, l'heure nous pressant, nous prîmes congé de nos hôtes. Il y a pour sortir de Paso de Ovejas un côte aussi rapide que celle qui y conduit ; nous la montâmes à pied, ce qui me procura le plaisir de traverser le bourg, dans lequel je remarquai des maisons en pierre d'une apparence assez confortable ; une entre autres, dont la destination future sera un entrepôt de marchandises, ne serait pas déplacée dans une grande ville ; malheureusement elle n'est pas terminée, et paraît oubliée.

C'était un dimanche ; toute la population était répandue sur la route, qui est le lieu le plus agréable du pays, la Puerta del Sol, la promenade favorite, d'autant plus agréable qu'elle est illimitée. Je vis là pour la première fois les *Jarochos* au costume léger. Un pantalon blanc en belle étoffe de coton, ouvert dès le milieu de la cuisse, une chemise plissée tout autour du corps, un immense chapeau à larges bords en feutre blanc, et des bottes richement brodées d'arabesques d'une finesse extraordinaire : voilà le costume des élégants des campagnes. Presque tous sont armés du *machete*, sabre droit d'une longueur moyenne, qui sert à plusieurs usages, outre leur défense personnelle ; c'est avec cette arme qu'ils s'ouvrent un passage au milieu des plus épaisses forêts. Les jarochos, constamment à cheval, sont de véritables Centaures ; une large couverture bariolée des couleurs les plus vives et les plus riches, per-

cée d'un trou au milieu pour passer la tête, retombe en larges plis sur leurs épaules, et forme un manteau splendide ; c'est ce qu'ils appellent le *sarape* ; dans le Pérou et au Chili, ce vêtement est nommé *poncho*.

Nous vîmes quelques nègres, mais en petite quantité ; la population était composée d'Indiens et surtout de métis.

Le costume des femmes est de la plus grande simplicité ; une chemise décolletée d'une façon incroyable, un jupon dont le haut est blanc, et le reste bleu d'indigo, les jambes et les pieds nus : tel est leur vêtement habituel. Lorsqu'elles voyagent, elles mettent sur leur tête un châle ou écharpe nommé *reboso*, à carreaux bleus et blancs, d'une étoffe légère de laine ou de coton ; elles s'enveloppent gracieusement dans les plis du reboso ; quelquefois elles s'affublent d'un chapeau d'homme, mais cet emprunt au vêtement masculin est loin d'être heureux, et ne s'opère qu'aux dépens du bon goût. L'emploi du chapeau n'a guère lieu que lorsqu'elles montent à cheval ; elles s'y tiennent en véritables Amazones.

Nous fûmes relayer à *Puente Nacional*, qui peut être considéré comme les véritables Thermopyles du Mexique. C'est un point militaire de la plus haute importance : un fleuve impétueux coule au fond d'un ravin ; la route passe entre des murailles naturelles, formées par des rochers d'une élévation prodigieuse et perpendiculaires, coupés à pic, et couronnés d'une belle végétation que nous apercevions depuis le matin. Un pont d'une grande beauté, construit par les Espagnols sur un plan semi-circulaire, sans doute pour résister plus sûrement à l'effort des eaux, est battu par les canons d'un fort placé sur une éminence dans l'est.

Aucun pays de montagnes ne m'a plus vivement frappé : la rivière forme plusieurs cascades, et s'éloigne encaissée entre des forêts impénétrables.

Le bourg est situé de la manière la plus heureuse et la plus pittoresque ; une allée d'arbres gigantesques borde la route, qui, à cet endroit, est d'une proportion majestueuse ; derrière les arbres, de chaque côté, sont placées les maisons ; quelques-unes sont en pierre, la plus grande partie en bois, beaucoup en cannes. Ce bourg devait à la nombreuse garnison une activité un peu bruyante, mais dont les habitants paraissaient enchantés. C'est là que je vis à l'infanterie les schakos aux couleurs tendres, bleu de ciel ou blanc.

Le général don Vicente Rincon, frère aîné du capitaine-général de la province de Vera-Cruz, était chargé du commandement de cette division ; le commandant Leray lui fit une visite dans laquelle je l'accompagnai, et je commençai là mon rôle d'interprète. Nous fûmes obligés de revenir sur nos pas et de traverser le pont ; nous trouvâmes un vénérable vieillard, d'une conversation facile, instructive et variée ; il s'est occupé des antiquités de son pays, et, plein de son sujet, il en parle avec chaleur. Son intention est de publier une histoire descriptive de Mexico, suivant les progrès de la ville, depuis le jour où la capitale de Motezuma, détruite en grande partie par les Espagnols, se transforma en cité moderne. Il a amassé une quantité prodigieuse de documents pour ce grand travail. Il serait à désirer que l'âge avancé dans lequel se trouve don Vicente Rincon, ne fût pas un insurmontable obstacle à la réalisation d'un aussi louable projet.

Notre visite fut forcément abrégée ; le temps nous pressait, et nous avions encore une longue traite à faire avant d'arriver à *Plan del Rio*, où nous devions passer la nuit.

Je ne pouvais détacher mes regards de l'admirable végétation qui entoure Puente Nacional ; quelques arbres perchés sur les arêtes les plus aiguës des rochers, s'élèvent comme des panaches, sur la mince couche de terre qui les nourrit, mais leurs racines, à l'étroit sur cette surface restreinte, se sont étendues en descendant jusqu'à un autre plan de rochers, quelquefois à plus de cinquante pieds de distance ; arrivées là, à force de s'enrouler comme des serpents autour des pierres, elles rencontrent parfois un peu de terre végétale, et de ce point s'élèvent d'autres arbres aussi beaux, aussi touffus que ceux qui leur ont donné naissance.

Il fallut pourtant me résigner ; la voiture nous emporta avec sa vélocité ordinaire, par un chemin semblable à celui qui nous avait amené au lieu du déjeuner ; nous relayâmes à une maison de poste isolée, d'assez pauvre apparence ; un peu avant la nuit, nous étions arrivés au sommet de la côte qui domine *Plan del Rio*.

Autrefois cette côte était pavée, et devait être facile à parcourir ; aujourd'hui les pavés y sont bien encore, mais l'ordre ne préside plus à leur placement ; ils sont tous par tas, et forment une infinité de casse-cous, capricieusement placés par les pluies, qui, en se précipitant de la montagne, les entraînent et les entassent ; la nonchalance habituelle aux peuples méridionaux, fait que ce désordre continue et s'accroît sans cesse au grand préjudice des voyageurs.

A chaque pas on rencontre la trace des travaux énormes, exécutés du temps de la domination espagnole, et que l'in-

curie des diverses administrations qui se sont succédé au Mexique laisse périr ; ces ruines inutiles sont là comme de nombreux et irrécusables témoins qui prouvent toute la sollicitude de la mère-patrie et le prix qu'elle attachait à la conservation de ces riches contrées.

L'arrivée de Plan del Rio est très-pittoresque ; on passe d'abord en descendant la côte sur un chemin bordé de haies fleuries, la route tournant subitement, on se trouve sur le bord d'une rivière encaissée, d'une largeur médiocre, que l'on traverse sur un pont hardi d'une seule arche ; la végétation vigoureuse de Puente Nacional se retrouve là ; mais malheureusement la nuit s'avancait, et je ne pus distinguer qu'imparfaitement les objets qui m'entouraient.

Dès que nous eûmes quitté la voiture, nous choisîmes chacun dans la *posada* (l'auberge), une chambre pour passer la nuit : la même simplicité avait présidé à l'ameublement de toutes ; deux lits, deux chaises, une petite table, les murs blanchis à la chaux, des rideaux de coton aux croisées, mais tout cela d'une extrême propreté ; on voit que les Mexicains ont conservé les traditions andalouses ; on apporta tous nos effets sans que nous les ayions demandés, ce qui me parut d'une attention si grande que je n'en revenais pas ; mon étonnement cessa lorsque j'appris que nous changions de voiture, et que le lendemain nous voyagerions dans une diligence nouvelle ; ceci me causa une émotion de joie, nous avions été si pressés toute la journée que j'espérai qu'enfin nous aurions une voiture plus grande ; tout changement devait nous être profitable, on ne pouvait pas nous faire entrer tous les six dans une voiture plus petite que celle que nous quittions.

Le village dans lequel j'allai me promener en attendant le

soupe, était construit de la même manière que celui que j'avais vu le matin, seulement ici les maisons étaient plus rapprochées ; j'entendis quelque chose comme de la musique sortir d'une case, je m'en approchai et vis deux métis qui raclaient les cordes de deux guitares avec une grande dépense de force musculaire, ce qui ne faisait pas pour cela un plus agréable effet ; mais la fête semblait en acquérir un plus haut degré de plaisir. Cette réjouissance avait lieu à l'occasion de la première sortie d'une femme récemment accouchée ; le matin elle était allée entendre la messe de la *primera salida* (première sortie), selon l'usage, et selon l'usage aussi, le soir on célébrait cet heureux événement ; les danseurs n'étaient pas élégants, mais je dois convenir qu'ils s'amusaient beaucoup ; le bal avait lieu devant la maison, sur un terrain pierreux ; je ne comprenais pas comment avec leurs pieds nus, ils pouvaient hasarder des pas aussi vifs qui, en les faisant lourdement retomber à terre, devait leur faire entrer les cailloux dans la chair ; sans doute ils étaient arrivés à ce point où la douleur qu'ils ne ressentaient que légèrement était un aiguillon de plus à leur divertissement ; ma présence ne les dérangerait nullement, loin de là, ils m'invitèrent à prendre un siège, et j'acceptai leur offre avec une figure joyeuse qui leur fit redoubler d'efforts, l'acte de courtoisie que je venais de faire m'ayant placé très-haut dans leur estime.

Je serais demeuré toute la soirée devant ce spectacle si nouveau, mais l'heure du souper me rappelait à l'auberge ; j'y trouvai nombreuse compagnie, la diligence venant de Mexico avait amené un surcroît de convives ; le repas ressemblait à s'y méprendre à ceux que j'avais si bien étudiés

en Espagne pendant douze ans; il est merveilleux de voir comme les mauvaises doctrines en fait de cuisine font promptement le tour du monde; tous les yeux étaient tournés vers le commandant Leray, ses moindres paroles étaient recueillies; peut-être nos convives espéraient qu'il allait avoir la bonté de leur expliquer le sujet de sa mission, leur attente dans ce cas fut bien trompée; nous nous levâmes de table assez promptement pour gagner nos lits, nous devions nous remettre en route à minuit, nous n'avions pas de temps à perdre pour nous reposer des mauvais chemins, des cahots, des contusions, et prendre de nouvelles forces pour recommencer une autre journée qui promettait d'être aussi laborieuse; malheureusement nos lits étaient de biens mauvais auxiliaires pour l'accomplissement de ce projet. En entrant dans la chambre à notre arrivée, j'avais remarqué les lits de sangle recouverts d'un drap et d'une couverture en percale de couleur, je présumais que les matelas, par un louable excès de sollicitude pour les voyageurs, prenaient l'air, mais en rentrant je n'aperçus pas de matelas; le domestique que je questionnai sur ce que j'appelais une omission, me dit que les lits auxquels on avait ajouté seulement un oreiller en laine, étaient ainsi au grand complet, sous le spécieux prétexte que l'usage est de coucher ainsi dans la *tierra caliente*, parce que les matelas donnent de la chaleur, on les avait supprimés; quoi qu'il en soit, la fatigue du jour me rendit douce cette couche aussi simple que peu élégante, et je m'endormis d'un sommeil profond jusqu'à l'heure où l'on nous réveilla pour partir.

Mes prévisions furent justifiées, mes vœux exaucés; la

diligence qui devait nous conduire à Jalapa était à neuf places; aussi fûmes-nous admirablement bien comparativement à la veille, nous pouvions nous mouvoir et varier un peu nos positions, la fatigue en diminuait de moitié surtout avec l'accablante chaleur qu'il faisait.

La route, entre *Plan del Rio* et *Jalapa*, a la plus mauvaise réputation, on la dit infestée de voleurs de la bonne école espagnole ou plutôt andalouse; l'administration crut devoir faire escorter la diligence pour nous préserver de tout accident dans cette contrée que nous traversons la nuit; cette escorte, que je n'aperçus qu'en sortant de *Plan del Rio*, se composait de quatre hommes, armés chacun d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une petite lance, ornée d'un guidon aux couleurs mexicaines; leur costume est celui des *Jarochos*, seulement à cause du service fatigant auquel ils sont consacrés, leur pantalon (*calzoneras*) est en drap; ils sont montés sur des chevaux extrêmement petits, d'une apparence assez chétive, mais d'une grande ardeur; nous eûmes l'occasion de le vérifier; la traite est fort longue, huit heures environ, la diligence relaie deux fois, outre l'attelage qui part de *Plan del Rio*, mais notre escorte se maintint toujours en avant et ne changea pas de chevaux.

La manière dont nos protecteurs portaient le sabre est des plus bizarres; cette arme est droite et dans un fourreau assez épais, elle est placée sur un des côtés de la selle, horizontalement, la poignée en avant; je ne comprends pas comment, dans un moment pressé, ils peuvent la tirer, je comprends encore moins comment ils peuvent supporter plusieurs heures de suite cette épée, qui doit leur meurtrir